

Entretien avec Marie Jaisson

1^{er} septembre 2010



Professeur de sociologie
UFR SMBH, Université Paris 13
Laboratoire IRIS
UMR 8156-997 Université Paris 13/CNRS/
Inserm/EHESS

74, rue Marcel Cachin 93017
Bobigny cedex - France
marie.jaisson@univ-paris13.fr.
marie.jaisson@ens.fr.
marie-jaisson.blogspot.com

par Miguel Ângelo Montagner

Miguel Montagner (MM) : Bonjour. C'est un très grand plaisir de vous interviewer pour ce dossier. Lors de mon séjour à Paris, au Centre Maurice Halbwachs (ENS-EHESS-CNRS) en 2005-2006 où vous étiez mon orientatrice nos discussions portaient sur la sociologie de Pierre Bourdieu, la sociologie de la médecine et de la santé et plus généralement, sur l'espace sociologique français. Je souhaite présenter vos travaux au public brésilien. Vous avez travaillé aussi avec Eric Brian, historien des sciences et sociologue à l'Ecole des hautes études en sciences sociales, et que j'aimerais faire découvrir aussi au Brésil. Votre Curriculum vitae décrit une trajectoire riche en expériences et en travaux et indique que vous avez été formée notamment par Pierre Bourdieu. Pouvez-vous me parler de votre formation et des raisons qui vous ont conduit à travailler sur le domaine de la médecine et de la santé?

Marie Jaisson (MJ) : J'ai reçu, dans les années 1980, une formation artisanale, et non pas universitaire, à la sociologie à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris. Cet établissement a historiquement pour vocation de former à la recherche. Il s'agit d'un apprentissage par la pratique et pour la pratique (aujourd'hui les réformes qui touchent les établissements d'enseignements supérieurs français ont

pour conséquence de détourner l'EHESS de cette vocation première). Ce parcours privilégie le geste savant et non la posture scolaire et favorise une approche intuitive et fine du travail.

J'ai débuté ainsi par la formation de trois années dans le cadre du Diplôme qui allie travail de recherche et formation au métier par le suivi assidu de séminaires de recherche, et de lectures (l'obtention du Diplôme offre l'équivalence avec la première de master aujourd'hui, à l'époque il autorisait à s'inscrire en DEA qui était la première année de thèse). J'ai réalisé ce diplôme sous la direction de Luc Boltanski formé lui-même par Bourdieu qui à l'époque venait d'être élu au Collège de France et qui orientait les nouveaux étudiants vers son jeune collègue. Mon diplôme a porté sur la sociologie et l'histoire politique et sociale de la reconnaissance des maladies et des risques au travail en France à partir d'une enquête sur un cas de reconnaissance d'une maladie professionnelle en secteur hospitalier.

MM : *Quels objets vous ont attirés? Comment vous avez maîtrisé des connaissances en sociologie médicale?*

A la suite de ce premier travail sociologique, j'ai effectué mon DEA, puis ma thèse sous la direction de Pierre Bourdieu (Luc Boltanski s'étant alors éloigné de celui-ci, pour des raisons qui pouvaient dans une certaine mesure paraître pertinentes mais qui finalement a débouché sur un programme sociologique discutable, je pense par

exemple à son anhistoricisme).¹

Le travail effectué dans ce cadre a porté sur les modalités des pratiques médicales en France au XXe siècle. Je les ai menés dans une optique de sociologie générale, caractéristique de la sociologie française depuis Durkheim et dont Bourdieu était héritier.

Lors de séjours répétés dans les années 1980 à New York où j'avais accès à la bibliothèque de l'Université de Columbia, je me suis formée par la lecture aux travaux américains sur la médecine et sur les professions. J'ai trouvé là notamment un corpus important de séries d'enquêtes menées au sein du monde médical américain essentiellement. Un tel matériel empirique était quasiment inexistant en France à la même époque et aujourd'hui encore l'accès aux terrains médicaux en France reste bien plus difficile qu'aux Etats-Unis. Il se trouve, grâce à un dialogue que je suis heureuse d'entretenir depuis plusieurs années avec Aaron Cicourel, que j'ai la possibilité de comparer fréquemment les possibilités offertes aux sociologues traitant du monde médical et des faits biologiques en France et aux Etats-Unis. Force est de constater, malgré les travaux français existants, l'immaturation des deux disciplines en France dans leurs relations mutuelles.

A contrario la difficulté que ces lectures américaines offraient pour une jeune sociologue formée en France résidait dans

¹ « L'Education structurale », dans *Travailler avec Bourdieu*, Paris, Flammarion, 2003, p. 119-128, sous la direction de Rose-Marie Lagrave et Pierre Encrevé (avec Éric Brian).

leur enfermement sous-disciplinaire, *medical sociology*, *sociology of professions*, *sociology of occupations*, enfermement ayant pour conséquence une absence de perspective théorique de sociologie générale. Il va de soi que ce constat ne vaut pas pour de rares auteurs tels Erving Goffman, ou Aaron Cicourel. A cela s'ajoute le fait que dans cette littérature américaine la catégorie normative de profession fait l'objet d'une sorte de fétichisme. Pour ma part il s'est agit de travailler sur les rapports entre, d'une part, la « morphologie sociale » (entendue ici comme la part de la sociologie fondée sur l'hypothèse que les méthodes quantitatives circonscrivent les objets empiriques) et, d'autre part, la cohérence des dispositifs théoriques, c'est-à-dire le travail conceptuel.

Cette recherche, initiée au cours de ma thèse et qui a connu des développements ultérieurs, consistait à analyser les modalités effectives selon lesquelles sont exercées les activités médicales à partir d'une hypothèse structurale – à l'échelle aussi bien locale, que de l'ensemble de la profession – hypothèse l'aide de laquelle on cherche à explorer systématiquement les différenciations morphologiques des spécialités d'exercice. Une telle hypothèse qui examine la permanence et la transformation d'écarts pertinents et qualifiés est utilisée couramment en sociologie générale. Elle n'est toutefois jamais retenue pour l'étude de la médecine.

De fait, d'une manière générale la plupart des grandes questions traitées par la sociologie médicale touche des points qui dans une analyse durkheimienne relèvent de l'autorégulation d'une

pratique extrêmement spécialisée. C'est une sociologie qui s'est développée sans rencontrer la question de l'espace social et de sa structure, pourtant identifiée dès Maurice Halbwachs dans d'autres registres. Or l'exercice de la médecine repose sur des disciplines constituées, les « spécialités ». Chacune d'entre elles est caractérisée par une combinaison de critères techniques, universitaires ou économiques. La structure analysée est ainsi dans une société hautement organisée, celle de la division sociale du travail d'accompagnement vers la mort, c'est à dire la construction sociale et la gestion sociale d'une nécessité en somme.

MM : *À propos de l'enseignement, quand êtes-vous entrée à l'université?*

MJ : Après l'obtention de ma thèse en 1995, j'ai postulé sur des postes de maître de conférences en sociologie. En 1996, j'ai obtenu un poste temporaire d'enseignement et de recherche en sociologie qui initialement était affecté à la Faculté de médecine de Tours. Toutefois, celle-ci a souhaité renoncer à ce poste préférant prendre un enseignant diplômé de médecine pour assurer les cours obligatoires en première année de médecine de sciences sociales (quelques années plus tard, une collègue médecin et anthropologue a été recrutée ce poste). En conséquence j'ai été affectée au département de sociologie où l'année suivante j'ai été élue maître de conférences.

MM : *Comment pourriez vous décrire votre expérience dans les rapports entre sciences sociales, et plus particulièrement la sociologie avec la biologie ?*

MJ : Récemment, à l'automne 2009, j'ai soutenue une habilitation à diriger les recherches, (HdR) intitulée « Sociologie et faits biologiques ». J'argumente, à partir du bilan des mes travaux, que pour saisir la jonction entre le social et le biologique dans une société comme la notre, il faut prendre le temps de déconstruire non seulement les formes de la division sociale du travail médical, mais encore le caractère abstrait du discours médical, ses sédimentations dans le discours profane et les tensions entre ces différentes strates, avant d'espérer reconstruire une analyse abstraite, sociologique, qui s'arracherait de manière constructive aux effets des prénotions des conceptions médicales réappropriés par les profanes. L'essentiel dans une telle exploration est de se défaire des normes induites par la médecine elle-même comme de l'illusion qu'il s'agirait d'alternatives à la médecine (illusion qui enregistre "en creux" les effets de la compétence médicale établie). L'enquête sociologique doit ici viser un repérage des modalités de l'action des phénomènes de représentations sur les corps, actions et représentations toutes deux conditionnées ou contrôlées par les exercices actuels ou anciens des compétences médicales.

Il se trouve qu'aujourd'hui la sociologie se trouve sous la menace de l'emprise de l'essor de certains pans de la biologie tant du fait de l'explosion de leur matériel empirique que de celui de modèles purement formels, cette menace déjà effective dans les pays de langue anglaise et allemande (j'ai pu en faire le constat lors de mon séjour à Berlin entre 2002 et 2004) commence à toucher la France. Il est clair que cela peut conduire

à des renouvellements utiles. Toutefois il y a là aussi un péril néo-positiviste et néo-naturaliste face auquel la sociologie – et même les sciences sociales – sont tout à fait à découvert. Aussi pour répondre à cet état de fait, il paraît primordial de s'armer de l'expérience des débats antérieurs entre biologie et sciences sociales, débats très vifs pendant la première moitié du XXe siècle, et sur lesquels la Seconde guerre mondiale et la Guerre Froide ont apposé des écrans opaques.

Or si la sociologie s'est affirmée et modelée comme science depuis plus d'un siècle. Aujourd'hui, elle peine à constituer une mémoire collective suffisamment dense pour la période qui sépare la fondation durkheimienne des années 1970. Ne pas s'atteler très sérieusement à cette tâche, c'est prendre le risque d'une perte d'autonomie de la discipline accompagnée d'une dissolution de ces connaissances. Le meilleur indice d'une telle perte d'une mémoire collective est la courte distance temporelle moyenne entre l'écriture et les références discutées.

A cet égard l'hyper spécialisations sociologiques au cours des années 1980-2000, le succès de l'illusion pseudo professionnelle qu'il faudrait se situer dans le rythme le plus récent des publications, ces marques de désorientations collectives et ces apparences tant soit peu sauvées, m'apparaissent comme autant de constats d'échecs. A l'évidence, la discipline n'entretient pas non plus sa mémoire collective de manière productive. J'entends par là non pas qu'elle ignorerait ses classiques – elle les honore, non pas aussi qu'elle dédaignerait son histoire – plusieurs

revues ou associations s'en préoccupent. Je veux seulement souligner qu'elle néglige les capacités scientifiquement productives de sa mémoire collective. Pour cette raison, mon travail consiste à articuler mon programme de recherche avec une relecture de textes anciens mais toujours vifs. Concrètement il s'agit de mener de front, d'une part des chantiers de rééditions critiques et, d'autre part, l'étude d'objets explorés par la sociologie et la biologie aujourd'hui même (c'est la ligne suivie pour la réédition de la *Topographie légendaire* de M. Halbwachs parue en 2008)¹.

En effet contrairement à une illusion largement répandue, le critère de la science sociale n'est pas seulement l'actualité immédiate. La scientificité de la sociologie n'est ni l'affaire du moment, ni celle d'une collection de moments, mais une question de durée. A cet égard les sciences sociales ne sont pas différentes des autres sciences : si leur expression est contingente, les phénomènes qu'elles étudient sont durables et leurs expériences scientifiques anciennes. En ce sens, la sociologie est historique, Mauss dès 1901 exprimait déjà cette idée. Comparer sur plus de deux siècles les tensions entre les programmes empiriques et les théories des connaissances qui en caractérisent l'exercice comme cela a été fait à l'occasion du *Sexisme de la première heure* et *The Descent of Human Sex-Ratio at Birth* (2007)², c'est saisir ces sciences dans ce qu'elles ont de vif et cela sans présupposer la confusion de leurs différents états.

Mon expérience du travail de la recherche, celle de la formation à ce métier, et celle de lecture des études sociologiques

publiées depuis une vingtaine d'années m'ont convaincue que l'innovation en sociologie peut passer par une réévaluation de la place qu'y occupent les études empiriques, par une mise à l'épreuve quasi-expérimentale des constructions théoriques et par une réflexion sur les formes que peut prendre, et qu'a pu prendre, la tension entre ces deux exigences. Dans une perspective strictement durkheimienne, après les successeurs immédiats du fondateur français (Mauss, Halbwachs, Simiand – chacun représentant une configuration différente de cette syntaxe), une telle conviction n'est pas neuve. Elle me paraît aujourd'hui menacée par la dispersion, pour les sociologues, des ressources matérielles indispensables aux enquêtes empiriques depuis le milieu des années 1970, par les urgences des réponses nécessaires à l'accroissement de la demande de formation dans les premiers cycles universitaires, par la distance importante, en France, entre la production des grandes enquêtes (INSEE, INED) et l'Université, enfin par le confort qu'il y a peut-être à entretenir un corpus de théories sociales à l'abri de l'épreuve de l'enquête.

Ainsi tout au long de ces années je n'ai eu de cesse d'interroger sous des angles différents, les rapports entre les phénomènes sociaux et les faits biologiques. Mon parcours antérieur à la sociologie m'avait familiarisée avec la biologie et le monde médical aussi n'éprouvais-je pas ou que de façon très ténue, ce qu'Elias nomme « l'attitude défensive vis-à-vis de la biologie », attitude issue souvent d'une représentation fautive d'un savoir jugé plus « légitime » que le sien propre.

MM: *Quels sont vos travaux et intérêts*

actuels?

MJ: A la suite de l'HdR, je me suis portée candidate au printemps 2010 dans les deux universités parisiennes caractérisées par la combinaison entre médecine et sciences sociales : Paris 5 et Paris 13 où finalement j'ai été élue en tant que professeur des universités en sociologie.

Le contexte géographique et organisationnel de l'Université de Paris 13 semble favorable à l'instauration d'un tel dialogue (et ce à quoi je vais m'efforcer dans les années à venir) : en effet le campus « Santé, médecine et biologie humaine » où mon poste se trouve se caractérise par une très grande proximité entre les sociologues et les médecins.

Aujourd'hui, j'envisage dans la suite des travaux antérieurs sur des réponses sociales à des phénomènes incertains d'étudier la précarisation, la santé au travail, ou encore des situations de changements rapides ou d'imprévus (retraite, accidents, maladies, variations brutales d'espérance de vie, atteintes du système cognitif). En effet l'étude menée avec Eric Brian sur le *sex ratio* à la naissance offre un cadre théorique pour l'analyse sociologique des réponses institutionnelles, professionnelles ou personnelles aux diverses formes d'incertitude auxquelles les agents sociaux sont confrontés. Je parle ici d'incertitude, car ce n'est pas nécessairement mesurable ni prévisible – le risque n'étant qu'un aspect de la question, celui d'une incertitude supposée mesurée et suffisamment maîtrisée.

Si on prend l'exemple d'une naissance

traité dans *Le Sexisme de la première heure. Sociologie et hasard*, le livre répond à la question de comment passe-t-on d'un état du monde où le sexe d'un enfant à naître n'est pas connu (si ce n'est par conjecture) à un autre état du monde où il est supposé connu et reconnu. La conclusion, c'est que le système de représentation des sexes (le « genre ») est une réponse collective face à cette incertitude fondamentale où se joue, sur chaque cas individuel, à chaque naissance (à l'échelle micro), la reproduction de toute la société (à l'échelle macro).

Ici, la caractéristique des distinctions de « genre » est d'assurer la continuité entre un « avant » incertain et un « après » constaté. Les effets bien connus de « violence symbolique », d'imposition de sens, sont alors comprises comme des réactions collectives face à l'incertitude. C'est la raison de leur logique de redoublement, de reconnaissance, de renforcement du sens attribué à tel ou tel trait distinctif. En cas d'irruption d'un imprévu ou d'un impensé – un accident qui survient, une maladie qui est repérée – ce sont sans doute des mécanismes sociaux analogues qui opèrent. Ils ont alors pour caractéristique d'assurer la continuité de la vie sociale malgré ces imprévus. Aux frontières entre faits sociaux et faits biologiques, j'envisage d'analyser notamment la continuité induite en pareil cas par les systèmes de représentations.

Enfin je projette d'étudier les questions de reconnaissance de maladies au travail ou encore de responsabilités en cas d'accident selon la problématique de la mémoire collective. Le travail de reconnaissance relève alors de ce que Maurice Halbwachs,

auteur sur lequel j'ai publié plusieurs ouvrages, appelait «remaniements de la mémoire collective». Mon intérêt pour ces questions est ancien, il date, je l'ai dit, de mon Diplôme où j'avais étudié une procédure de reconnaissance d'une maladie du travail qui se déroulait dans une ville de province. J'analysais tout particulièrement l'asymétrie des rapports de force entre les différents protagonistes – médecins, administratifs et juristes et victime – au sein des commissions engagées dans la procédure. C'est par cette voie que je me suis ensuite orientée en thèse vers l'analyse des modalités concrètes des activités médicales dans une ville de province. Cela m'a conduite à des travaux de sociologie générale sur les structures de temps et d'espace sociaux. C'est le travail avec Bourdieu. C'est encore l'enquête sur la genèse de la notion d'espace social, avec l'étude de l'œuvre de Maurice Halbwachs. Et par ce biais je suis arrivée à la question capitale de la cohérence des systèmes de représentations qui répondent à l'incertitude des faits sociaux et des faits biologiques.

MM : *Pierre Bourdieu a déclaré qu'il avait été invité à plusieurs reprises pour venir au Brésil et que malheureusement il ne s'y est jamais rendu; de même, je vous demande, quand accepteriez-vous notre invitation?*

MJ : Si Bourdieu ne s'est pas rendu finalement au Brésil, certains de ses proches ou qui ont été ses proches à un moment ou un autre, l'ont fait, comme par exemple Monique de St Martin, et d'autres encore. Votre question me permet d'expliquer à un public non-parisien une des grandes différences entre avoir un poste à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales

(EHESS), comme c'était le cas pour Bourdieu (et Monique de Saint Martin) et un poste à l'Université. Dans le premier cas les charges d'enseignements sont nettement moins lourdes (les formations ne concernent que les masters et les doctorats), et l'organisation du travail permet de s'absenter de France plusieurs semaines. A l'Université, l'organisation est complètement dépendante des enseignements dont la charge est assez lourde : la formation débute dès le niveau licence (under-graduate). La conséquence est qu'il est très difficile de s'absenter. C'est un problème pour les universitaires. Quelques solutions peuvent exister, comme obtenir un congé de recherche (théoriquement on peut le demander tous les 6 ans et en le justifiant par ses travaux, en pratique il est accordé en moyenne une à deux fois au cours de la carrière). Pour ma part, je serai très heureuse de me rendre au Brésil et espère pouvoir réaliser ce séjour avant la fin de ma carrière.

MM : Je vous remercie mille fois, alors à bientôt.

RÉFÉRENCES

¹(Dir.) Maurice Halbwachs, *La Topographie légendaire des évangiles en terre sainte. Etude de mémoire collective*, Paris, PUF, (première édition 1941), 2008, 206*-166 p.

²Marie Jaisson Avec Éric Brian, *Le Sexisme de la première heure. Hasard et sociologie*, Paris, *Raisons d'agir*, 2007, 379 p. (coll. « Cours et travaux »). Marie Jaisson Avec Éric Brian, *The Descent of Human Sex Ratio at Birth. A Dialogue between Mathematics, Biology and Sociology*, Dordrecht, Springer Verlag, 2007, xix-255 p. (série « Methodos »).

Ouvrages

- (Dir.) Maurice Halbwachs, La Topographie légendaire des évangiles en terre sainte. Etude de mémoire collective, Paris, PUF, (première édition 1941), 2008, 206*-166 p.
- (Dir. avec Christian Baudelot) Maurice Halbwachs, sociologue retrouvé, Paris, Éditions rue d'Ulm, 2007, 167 p. (coll. « Figures normaliennes »).
- Avec Éric Brian, The Descent of Human Sex Ratio at Birth. A Dialogue between Mathematics, Biology and Sociology, Dordrecht, Springer Verlag, 2007, xix-255 p. (série « Methodos »).
- Avec Éric Brian, Le Sexisme de la première heure. Hasard et sociologie, Paris, Raisons d'agir, 2007, 379 p. (coll. « Cours et travaux »).
- (Dir. avec Éric Brian) Maurice Halbwachs et Alfred Sauvy avec la collaboration de Henri Ulmer et Georges Bournier. Le Point de vue du nombre 1936, Précédé de l'avant-propos au Tome VII de l'Encyclopédie française par Lucien Febvre et suivi de trois articles de Maurice Halbwachs, Paris, INED, 2005, vi-469 p., (coll. « Classiques de l'Économie et de la population »).
- Fondations, Prix et Subventions de l'Académie des sciences (1916-1996), Turnhout (Belgique), Éditions Brépols, 2003, 2 t., 1364 p., (coll. « De Divertis Artibus. Travaux de l'Académie internationale d'histoire des sciences », n. 66-1 et n. 66-2).
- (Dir.) Actes de la recherche en sciences sociales, numéro Médecines, patients et politiques de santé, juin 2002, n°143, 108 p.
- (Dir. Gérard Namer, en collab.) Maurice Halbwachs, La Mémoire Collective, Paris, Albin Michel, 1997, 303 p., (coll. « Bibliothèque de l'Évolution de l'humanité »).

Articles

- « Statistiques et sciences sociales », dans Alain Bernard, Gregory Chambon et Caroline Ehrhardt (dir.), Le sens de nombres. Mesures, valeurs chiffrées, représentations de grandeurs réelles: une approche historique, Paris, Vuibert, 2010, p.130-137.
- « La topografía legendaria y la investigación sobre la memoria colectiva en Maurice Halbwachs », Revista Anthropos, Barcelone, n°218, 2008, p. 96-109.
- “Der Feind ist die Vereinfachung”. Demographie, wissenschaftliche Fortschritte und ideologische Kämpfe um die Encyclopédie française (1936) », dans Bevölkerungsfragen. Prozesse des Wissenstransfers in Deutschland und Frankreich (1870-1939), Cologne, Böhlau Verlag, 2007, p. 183-203, sous la direction de Patrick Krassnitzer et Petra Overath (avec Éric Brian).
- « Mémoire collective et mémoire des musiciens chez Maurice Halbwachs », Dimensione e problemi della ricerca storica, Rome, n°2, 2007, p. 65-72.
- « Une enquête sociologique de Maurice Halbwachs », dans Le pain, la paix, la liberté. Expériences et territoires du Front populaire, Paris, La Dispute - Éditions sociales, 2006, p. 165-172, (coll. « Histoire », sous la direction de Xavier Vigna, Jean Vigreux, Serge Wolikow et al).
- « Probability, biology and sociology in human sex-ratio at birth. A note on the trace of the First World War », Journal électronique d'histoire des probabilités et de la statistique, vol. 1, n°1, mars 2005, 10 p. (avec Éric Brian).
- « El sexismo de la primera hora. Sobre una investigación de Maurice Halbwachs », Empiria. Revista de Metodología de Ciencias Sociales, Madrid, n°9, janvier-juin 2005, p. 11-38 (avec Éric Brian).

- « Nombre et mémoire. Halbwachs sociologue probabiliste », dans *Erinnerung und Gesellschaft. Mémoire et Société. Jahrbuch für Soziologiegeschichte*, Wiesbaden, Verlag für Sozialwissenschaften, 2005, p. 127-151, sous la direction de Hermann Krapoth et Denis Laborde (avec Éric Brian).

- « Bourdieu: un retrato de cerca », *Punto de vista. Revista de cultura*, Buenos Aires, Año XXVI, n°76, Agosto de 2003, p. 38-44 (entretien avec Beatriz Sarlo et Éric Brian).

- « L'Éducation structurale », dans *Travailler avec Bourdieu*, Paris, Flammarion, 2003, p. 119-128, sous la direction de Rose-Marie Lagrave et Pierre Encrevé (avec Éric Brian)

[2^{de} éd. « Champs Flammarion », 2004, p. 119-128; en portugais: « A Educação estrutural », dans *Trabalhar com Bourdieu*, Rio de Janeiro, Ed. Bertrand Brasil, 2005, p. 121-130 ; en espagnol : « La Educación estructural », dans *Trabajar con Bourdieu*, Columbia, Ed. de la Universidad Externado de Columbia, 2005, p.131-139].

- « L'honneur perdu du généraliste », *Actes de la recherche en sciences sociales*, numéro Médecines, patients et politiques de santé, juin 2002, n°143, p. 31-35.

- « La mort aurait-elle mauvais genre ? La structure des spécialités médicales à l'épreuve de la morphologie sociale », *Actes de la recherche en sciences sociales*, numéro Médecines, patients et politiques de santé, juin 2002, n°143, p. 44-52.

- « Les prix et subventions de l'Académie des sciences au XX^e siècle », dans *Règlement, usages et science dans la France de l'absolutisme*, Paris, Editions Lavoisier, 2002, p. 401-412 (sous la direction de Christiane Demeulenaere-Douyère et Éric Brian).

- « El aprendizaje social de la condición médica. Una morfología de la estructura de las especialidades medicas en Francia durante los años noventa », *Empiria. Revista de Metodología de Ciencias Sociales*, Madrid, n°4, 2001, p. 11-41.

- « Temps et espace chez Maurice Halbwachs (1925-1945) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n°1, octobre 1999, p. 163-178.

- « Unités et identités. Notes sur l'accumulation scientifique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 74, septembre 1988, p. 66-75 (avec Éric Brian).